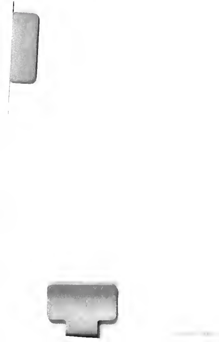
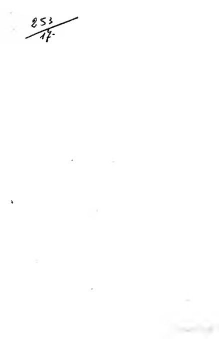
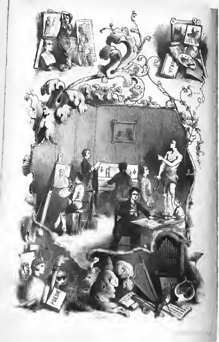
LES ENFANTS STUDIEUX NOUVEL ABÉCÉDAIRE ET PREMIÈRES...

P. Castelfranco




253


POESIE

LES ENFANTS STUDIEUX

NOUVEL ABÉCÉDAIRE

ET

PREMIÈRES LECTURES FRANÇAISES

PAR

P. CASTELFRANCO

Texte orné de gravures sur bois



MILAN
JACQUES AGNELLI, ÉDITEUR,
Rue Sainte Marguerite, 2
1871

ALPHABET

Lettres

A	B	C
È	F	G
K	L	M
Q	R	S
W	X	Y

FRANÇAIS
majuscules.

D	E	É
H	I	J
N	O	P
T	U	V
Z	Œ	Ç

Lettres minuscules.

a b c d e é è f
g h i j k l m n
o p q r s t u v
w x y z œ ç

Voyelles simples.

a e i o u y

Les accents et la cédille.

à â é è ê ë î ï
ô ù û ü ç



Syllabes faciles.

I.

ba	**be**	**bi**	**bo**	**bu**
da	**de**	**di**	**do**	**du**
fa	**fe**	**fi**	**fo**	**fu**
ha	**he**	**hi**	**ho**	**hu**
ja	**je**	**ji**	**jo**	**ju**
ka	**ke**	**ki**	**ko**	**ku**
la	**le**	**li**	**lo**	**lu**

ma	me	mi	mo	mu
na	ne	ni	no	nu
pa	pe	pi	po	pu
ra	re	ri	ro	ru
sa	se	si	so	su
ta	te	ti	to	tu
va	ve	vi	vo	vu
xa	xe	xi	xo	xu
za	ze	zi	zo	zu

II.

ab	ac	ad	af	al
eb	ec	ed	ef	el
ib	ic	id	if	il
ob	oc	od	of	ol
ub	uc	ud	uf	ul
ar	er	ir	or	ur
ag	eg	ig	og	ug
ap	op	ep	ip	up

III.

bad	bec	bil	bol	bur
cab	col	cur	cor	coc
dal	dor	duc	dig	del
fol	far	fur	fil	fel
gal	gol	gur	gab	gof
lac	lir	lob	lur	lef
map	mir	mer	mol	muc
nar	nip	nol	ner	nul
pol	par	puc	peb	pil
rac	ric	roc	rel	rub
soc	sel	sab	sep	sir
tic	tal	tor	tir	teb
vic	vol	veb	vat	vud
zig	zag	zol	zel	zil

Syllabes plus difficiles.

ca co cu ce ci
ga go gu ge gi
ça ço çu
gea geo gui guo gue gua
qua que qui quo qu
cha che chi cho chu

Exercice sur les sons du c, *du* g *et du* ch.

ca que ci ço gea ga chu çu
su co qui si ce cu go gi
gui ce chi chu sû ka ki ci
qui gue geô ce ge gué cho
che gui ci ça gea qui ço co
gi ju ja gue je ke cé ci
qui ca cu co ji gi gui geo
go jo ça su ka go gui ju

gi co ço qui gea ça ci gui
che chô gué ge ce geo gue
si ce ca chu çu.

Voyelles composées.

ai ay au ei ey eu eau œu
œi œil ou oi oy.

Voyelles nasales.

an am ain aim en em ein
in im on om oin ien un
um eun.

Exercice.

un an oin ain ien on in en
ien am em on au ein ou
eau eun oin ou au eu ey
in um on ou un ain ai oi

oin an eu œu ei ein ien
en ai ay ai eun um un ien
oin oi ou œu eau ey ay in
aim un.

Mots d'une syllabe. *

ar*t* air arc ah ail
bai bon beau bœuf bain boi*s*
bou*e* bleu blan*c* bel
coi car cor*ps* ceu*x* chien
chou cle*f* cri col cou*p*
dan*s* daim do*s* dou*x* doi*gt* dey
don dur dé duc don*t*
frai*s* for*t* fau*x* foi*s* faim foin
fou fil fin fai*t* fol
gro*s* groin gan*t* glan*d* goû*t*
gen*s* gai gra*s* gon*ds* gré

* Le lettere in corsivo non si pronunciano.

hein hai*e* hau*t* hé hein hou*e*
hor*s* hue*r* hou*x* hun
jou*e* jeun ju*s* jean jeu jon*c*
join*t* jai*s* joie
li*t* lar*d* loue*r* lon*g* lour*d* la*s*
lien loin lai*d* len*t*
main moin*s* mien mai mou
mor*t* mer mon moi*s*
non nain nor*d* noi*x* nœu*d*
ni*d* ne*z* nef neuf nu
pain pon*t* pour par*t* pie*d* por*t*
pri*s* plan plom*b* plein
quan*d* quar*t* quai quoi queu*e*
qui que quartz
ran*g* ron*d* rein*s* ri*z* rou*x* roi
rou*e* rue rai*e* ras rô*t*
san*g* son sein sain*t* *s*cie *s*ceau
sûr sur sor*t* ser*t*

tar*d* tor*t* tou*t* toi*t* train troi*s*
tron*c* tur*c* tem*ps* tô*t*
veau vain veu*t* veuf vif vrai
vœu voi*x* vu*e* vin vin*gt* vou*s*.

Le chien a bu mon lai*t*.
Tou ne*z* es*t* tou*t* noir.
Mon pain es*t* plu*s* blan*c* que le tien.
Tu a*s* mi*s* un pie*d* sur la queu*e* du cha*t*.
Ce gan*t* es*t* tro*p* gran*d* pour ma main.



Mots divisés par syllabes. *

mai-son
bou-ton
na-ge*r*
dî-ne*r*
ac-tif
a-mi
mar-di

ca-nif
ré-tif
cou-ven*t*
mè-re
jou-jou
bâ-ton
ca-fé

* In questo esercizio l'*e* muta finale non si pronuncia, quantunque non stampata in carattere corsivo.

pom-me	li-vre
din-don	ba-ve
pè-re	tan-te
ma-ri	gar-çon
bal-con	on-cle
ma-rie	si-rop
pi-pe	tré-sor
cu-ré	phé-nix
pu-nir	en-fant
car-reau	da-te
da-me	pe-tit
cou-teau	mou-ton
bon-té	sou-vent
bouil-lon	si-phon
sa-vant	ban-que
tê-te	en-cre
ai-mer	bri-que
ca-ve	chi-nois
oi-seau	gla-çon
mo-de	chan-son
pa-pier	por-tail
pur-gé	sou-per



ca-va-li*er*	gé-né-reu*x*
cha-ri-té	sa-va-te
en-vo-y*er*	ca-le-çon
re-ve-nir	en-cri-*er*
co-lè-re	ba-tail-le
a-xio-me	*ar*-ri-v*er*
a-bri-co*t*	é-lè-ve
na-tu-re	em-bra*s*-s*er*
gé-né-ral	al-pha-be*t*
sa-la-de	cour-ti-san
é-li-xir	mi-nu-te

bâ-ti-men*t*
tu-li-pe
é-pe-ler
pa-ro-le
cou-ra*m*-men*t*
mar-mi-te
ri-gou-reu*x*
vir-gu-le
ser-vi-teur
dé-vo-ran*t*
fa-ci-li-té
ca-rac-tè-re

ra-pi-de-men*t*
gar-ni-tu-re
é-tour-de-rie
u-ni-for-me
sé-pa-ré-men*t*
i-gno-ran-ce
mul-ti-plie*r*
mar-chan-di-se
heu-reu-se-men*t*
sy-no-ny-me
il-lu-mi-na-tion
tem-pé-ra-tu-re

Petites phrases faciles divisées par syllabes. *

Mon a-mi est ar-ri-vé.
La mai-son est ha-bi-tée.
La ma-man de Ju-lie est bon-ne.
Mon jar-din est très jo-li.
Mon pe-tit li-vre est dé-chi-ré.
Le pe-tit Fran-çois lit dé-jà cou-ram-ment.
Mon cou-teau est dé-jà cas-sé.
Dans le port on voit vingt bâ-ti-ments.
Char-les se-ra pu-ni de son étour-de-rie.
Nous avons fait u-ne jo-lie pro-me-na-de en ba-teau.
Si tu me pro-mets d'ê-tre sa-ge, je t'ap-por-te-rai du gâ-teau.

* In questo esercizio e nei seguenti non s'incontrano più caratteri corsivi; conviene abituare gli scolari a pronunciare le sillabe senza compitare. Con queste piccole frasi si possono anche cominciare gli esercizi di traduzione.

Les pe-tits oi-seaux s'en-vo-lent dans les champs.

Do-ré-na-vant je li-rai plus at-ten-ti-ve-ment.



Petites phrases faciles.

Le lion est fort et courageux.

Les maisons sont remplies de monde.

Nous sommes contents de nos élè-ves.

Demain matin nous partirons pour la campagne.

La lecture est facile quand on y met un peu de bonne volonté.

Nous n'irons pas au théâtre.

As-tu vu les amis de notre frère?

Pa-pa m'a donné un beau livre tout neuf.

Mes doigts sont engourdis par le froid.

Mon petit oiseau a pris la clef des champs.

J'ai bien pleuré quand il s'est envolé.

Ma tante m'a promis de m'en donner un autre.

Je vais être bien sage pour le mériter.

J'obéirai toujours à mes excellents parents.

J'apprendrai à lire, à écrire et à compter.

Nous irons nous promener dans les champs.

Il y a du vin dans le grand tonneau.

Le boulanger fait cuire du pain dans son four.

Les animaux domestiques sont la richesse du cultivateur.

Le tonnerre est tombé sur l'église du village.

Juliette est malade; le médecin lui a dit de bien se couvrir et de garder le lit.

Si nous n'avions pas de quoi nous chauffer l'hiver, nous aurions bien froid.

Mon oncle a fait cadeau d'une jolie poupée à ma petite sœur.

On aime les enfants qui obéissent toujours à leurs parents, qui étudient leurs leçons sans se faire tirer l'oreille, et qui vont se coucher avant les grandes personnes.

LES SAISONS.

Le Printemps, l'Été, l'Automne, l'Hiver.

LES MOIS DE L'ANNEE.

Janvier, Février, Mars, Avril, Mai, Juin, Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre, Décembre.

LES JOURS DE LA SEMAINE.

Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi, Vendredi, Samedi, Dimanche.

LES NOMBRES

Adjectifs numéraux cardinaux.

	Chiffres arabes.	Chiffres romains.
Un	1	I
Deux	2	II
Trois	3	III

	Chiffres arabes.	Chiffres romains.
Quatre	4	IV
Cinq	5	V
Six	6	VI
Sept	7	VII
Huit	8	VIII
Neuf	9	IX
Dix	10	X
Onze	11	XI
Douze	12	XII
Treize	13	XIII
Quatorze	14	XIV
Quinze	15	XV
Seize	16	XVI
Dix-sept	17	XVII
Dix-huit	18	XVIII
Dix-neuf	19	XIX
Vingt	20	XX
Vingt et un	21	XXI
Vingt-deux	22	XXII
Vingt-trois	23	XXIII
Vingt-quatre	24	XXIV
Vingt-cinq	25	XXV
Vingt-six	26	XXVI
Vingt-sept	27	XXVII
Vingt-huit	28	XXVIII
Vingt-neuf	29	XXIX
Trente	30	XXX
Trente et un	31	XXXI

	Chiffres arabes.	Chiffres romains.
Trente-deux	32	XXXII
Quarante	40	XL
Quarante et un	41	XLI
Quarante-deux	42	XLII
Cinquante	50	L
Soixante	60	LX
Soixante-dix	70	LXX
Soixante et onze	71	LXXI
Soixante-douze	72	LXXII
Soixante-dix-neuf	79	LXXIX
Quatre-vingts	80	LXXX
Quatre-vingt-un	81	LXXXI
Quatre-vingt-deux	82	LXXXII
Quatre-vingt-neuf	89	LXXXIX
Quatre-vingt-dix	90	XC
Quatre-vingt-onze	91	XCI
Quatre-vingt-douze	92	XCII
Quatre-vingt-dix-neuf	99	IC
Cent	100	C
Cent un	101	CI
Cent deux	102	CII
Deux cents	200	CC
Trois cents	300	CCC
Cinq cents	500	D
Mille	1000	M
Mil quatre cent quatre-vingt-douze	1492	MCCCCLXLII
Mil huit cent soixante-dix	1870	MDCCCLXX.

Adjectifs numéraux ordinaux.

1er	Premier
2d ou 2me	Second ou Deuxième
3me	Troisième
4me	Quatrième
5me	Cinquième
6me	Sixième
7me	Septième
8me	Huitième
9me	Neuvième
10me	Dixième
11me	Onzième
12me	Douzième
13me	Treizième
14me	Quatorzième
15me	Quinzième
16me	Seixième
17me	Dix-septième
18me	Dix-huitième
19me	Dix-neuvième
20me	Vingtième
21me	Vingt et unième
30me	Trentième
40me	Quarantième
50me	Cinquantième
100me	Centième
1000me	Millième.



Exercices faciles.

LES POMMES ET L'ENFANT.

Un enfant de quatre ans vit un jour beaucoup de pommes dans un panier; il en demanda une à son père, qui la lui donna. Comme elle était fort grosse, il pouvait à peine la tenir dans sa petite main: pourtant il en demanda une autre, et la prit dans l'autre main. Il en voulut une troisième, le père la lui donna encore, mais, en la prenant, il laissa tomber les deux autres: alors il se mit à pleurer bien fort. N'eût

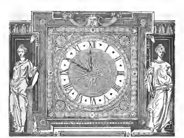
il pas mieux fait de se contenter de deux pommes?

Vous voyez donc que trop de bien embarrasse, et que nous ne sommes pas plus heureux quand nous possédons beaucoup.

LOUISE.

Louise se tient fort bien à table; elle n'appuie point les coudes; elle n'appuie que les poignets. Quelle posture décente! Voyez donc: elle ne jette rien à terre; elle met les os et les épluchures sur le bord de son assiette. Louise est fort gentille. Elle ne joue ni avec son couteau, ni avec sa fourchette, ni avec sa cuillère; elle pourrait se blesser, ou blesser ses voisins. Lorsqu'elle veut boire, elle s'essuie proprement la bouche et avale le morceau: on ne boit point la bouche pleine. Louise mange avec beaucoup de propreté; on ne l'entend point manger. Elle ne demande rien, si ce n'est du pain ou à boire, et en disant *s'il vous plaît.* Elle ne parle jamais à table, à moins que ce ne soit pour répondre à quelque chose qu'on lui demande. Elle se tient fort bien sur sa chaise, et ne remue point les jambes, car elle craindrait d'incommoder ses voisins. Elle ne prend pas de trop gros morceaux, et elle ne mange pas trop vite. Elle avale chaque morceau avant d'en prendre un autre. Il y a longtemps qu'elle

dîne avec ses parents. Elle ne se plaint jamais de ce qu'on lui donne, et elle remercie avec beaucoup de grâce, chaque fois qu'elle reçoit quelque chose. Je vous conseille d'imiter Louise.



DIALOGUES FAMILIERS.

Il pleut. — Quel malheur! nous ne pourrons pas sortir. — Demain il fera beau; nous irons voir notre tante. — En attendant, nous allons travailler. — Julie! prends ton ouvrage. — J'ai perdu mon dé. — Si tu le serrais quand tu as fini, tu saurais toujours où le trouver. — Le voilà sous cette chaise. — Julie n'est pas soigneuse. — Maman, donne-moi une aiguille, s'il te plaît.

— Je t'en ai donné une hier. — C'est vrai, mais elle n'a plus de pointe. — Voici un écheveau de soie, ne le perds pas.

Quelle heure est-il? — Je crois qu'il est onze heures. — Non, mon ami, il est midi. — Tiens, voilà l'heure qui sonne; comptons. — Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze. Il est midi. — Quelle heure est-ce? je n'ai pas bien entendu. — Midi précis. — Edouard, va voir dans le salon si la pendule est juste. — Elle avance de dix minutes. — Quelle heure marque-t-elle? — Elle marque midi moins dix. — Tu t'es trompé alors, mon cher ami: elle n'avance pas, elle retarde de dix minutes.

Voilà une dame qui traverse la cour. — Elle vient chez nous. — C'est notre bonne tante. — Non c'est une dame que je ne connais pas. — Saluez-la bien poliment quand elle entrera. Levez-vous et allez à sa rencontre. — Bonjour, madame, comment vous portez-vous? — Très-bien, mes chers enfants, et vous? — Merci, madame, maman pourra vous dire que nous ne sommes jamais malades. — Mes enfants se portent toujours bien. — Est-ce qu'ils sont aussi toujours sages? — Je n'ai jamais eu à m'en plain-

dre. — Donnez-vous la peine de vous asseoir. — Adolphe, apporte une chaise. — Julie, cède ta chaise à madame. — Asseyez-vous, je vous en prie. — Donnez-moi des nouvelles de votre famille.

J'ai faim. — Il fallait manger à déjeuner, et tu n'aurais pas faim à présent. — On ne mange pas entre les repas. — Nous dinerons à cinq heures. — Et ce soir nous souperons avec papa, qui revient de la campagne à dix heures. — Vous embrasserez votre père demain matin. — Les enfants doivent dormir à neuf heures et demie.



Voilà le soleil qui reparaît. — Il va faire beau. — Il ne pleut plus. — Il fait un temps

magnifique. — La pluie a duré deux heures. — Les promeneurs sortent. — Madame Beaubourg se sera mouillée pour venir ici. Dites-lui de s'approcher du feu. — Il fait très-froid aujourd'hui. — La pluie a un peu adouci la température.

Il neige depuis une heure. — Cette nuit il a gelé, et ce matin il faisait du verglas. — Ce soir nous aurons peut-être du brouillard. — Ce sont les giboulées de Mars. — Il ne faut pas aller patiner sur le bassin, la glace est faible. — Elle ne porte pas. — Le printemps s'approche.

Louis, allumez la lumière et éclairez votre père qui descend l'escalier. — Dépêchez-vous, autrement il n'en aura plus besoin. — Prends garde de tomber; l'escalier est glissant. — Il y a de l'eau sur les marches. — Le portier n'a pas bien balayé. — Il faut recommander à la bonne de ne pas mouiller quand elle monte de l'eau.



LE ROUGE-GORGE

(par L. A. BOUROUIN)

Cette année-là, l'hiver était bien rigoureux. Une couche épaisse de neige couvrait la terre, et le vent glacé du nord sifflait autour de la porte et des fenêtres.

Un feu réjouissant brillait dans la cheminée, et toute la famille du laboureur était réunie autour de la table. La bonne mère venait de servir à chacun son déjeuner, quand un petit bruit retentit aux carreaux. C'était un rouge-gorge qui y frappait de l'aile et du bec et qui semblait implorer l'hospitalité. Le père ouvrit la fenêtre, l'oiseau entra bravement et voltigea dans la

chambre. La mère et les enfants lui jetèrent quelques miettes de pain qu'il vint becqueter à leurs pieds. Quand il se fut rassasié et réchauffé, il alla battre de nouveau la vitre de son aile, comme s'il demandait à sortir. Le père ouvrit, et au grand chagrin des enfants l'oiseau s'élança dehors.

Mais il revint le lendemain et les jours suivants. Les enfants étaient bien heureux, quand ils le voyaient arriver: « Bonjour, petit cousin rouge-gorge, lui disaient-ils, bonjour, sois le bienvenu chez nous. »

Mais, au mois de mars, un vent doux fit fondre la neige, et l'oiseau ne reparut plus. « L'ingrat nous a oubliés, » se disaient tristement les enfants.

L'hiver suivant, par un temps de bise et de neige, le rouge-gorge se souvint de la bonne hospitalité qu'il avait trouvée dans la maison du laboureur, et il y revint. Cette fois il était suivi de sa femelle. Celle-ci paraissait craintive et se tenait à l'écart; mais le rouge-gorge semblait l'inviter à avoir confiance. Peu à peu elle s'enhardit, et tous deux vinrent manger jusque sur la table les miettes de pain que les enfants leur jetaient.

Ceux-ci auraient bien voulu garder les deux oiseaux; mais le père s'y opposa. « Laissons-les revenir librement, dit-il, et n'oublions pas que la confiance amène la confiance, et que l'amour produit l'amour. »





LA POULE.

Julienne était une charmante petite fille, bonne, polie et prévenante envers tout le monde. Elevée dans une ferme, elle aimait les animaux ; elle caressait le chien et le chat de la maison : mais elle se sentait surtout prise d'une affection toute particulière pour les oiseaux de la basse-cour. Chaque jour elle accompagnait sa mère quand celle-ci allait leur porter à manger. Julienne puisait elle-même à deux mains dans la corbeille, et elle se réjouissait de voir les pigeons, les poules et les canards venir se disputer à ses pieds le menu grain qu'elle leur jetait.

Souvent la petite fille, dans l'excès de sa joie,

se mettait à battre des mains. Alors les oiseaux épouvantés s'enfuyaient de tous côtés. Julienne les poursuivait pour les rappeler, mais elle ne réussissait qu'à les effrayer davantage. Sa mère la grondait; Julienne promettait d'être plus sage, et recommençait le lendemain.

Un jour, elle éprouvait un grand plaisir à voir une bonne poule suivie de ses poussins. Tantôt la poule appelait avec de petits cris toute sa couvée et la réunissait sous ses ailes pour la réchauffer; tantôt elle grattait la terre avec ses pattes, pour y trouver quelques graines ou quelques vermisseaux qu'elle partageait entre ses petits, sans en prendre sa part.

Julienne se mit à courir après un des petits qu'elle attrapa; mais au moment où elle le baisait et le réchauffait contre son sein, la poule s'élança sur elle et la mordit cruellement à la main. Le sang coula avec abondance, et Julienne se mit à crier.

La mère accourut et s'informa de ce qui était arrivé; puis elle lava la blessure et enveloppa la main d'un linge. Oh! maman, comme cette poule est méchante, disait Julienne toute en pleurs. Je voulais caresser un de ses poussins; tu vois comme elle m'a mordue. Oh! je la battrai!

— C'est toi qui serais méchante répondit la mère. La poule ne pouvait connaître tes bonnes intentions. Elle a cru que tu voulais lui enlever

son petit, ou lui faire du mal, et elle n'a pas craint de s'attaquer à toi, beaucoup plus grande et plus forte qu'elle. Tu la verrais de même protéger sa couvée contre un gros chien ou contre un oiseau de proie. Il faut donc aimer cette bonne poule, au lieu de la battre. C'est une excellente mère toujour prête à se dévouer pour sés enfants.

Julienne comprit qu'elle avait tort. Dès ce jour elle cessa d'effrayer et de tourmenter les animaux.

CONSEILS AUX ENFANTS.

Ne maltraitez jamais les animaux qui ne vous font pas de mal. Celui qui abuse de sa force est un méchant.

Ne remettez jamais à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui.

Ne dérangez jamais uno autre personne, pour une chose que vous pouvez faire vous-même.

Ne dépensez jamais votre argent avant de l'avoir dans vos mains.

N'achetez point ce dont vous n'avez pas besoin.

On ne se repent jamais d'avoir trop peu mangé.

Les indigestions punissent toujours les gloutons insatiables.

Rien de ce qu'on fait volontairement ne parait pénible.

Si un de vos camarades est en danger, secourez-le avant de lui faire des reproches.

Ne dites jamais de mensonges.

Quand un menteur dit la vérité on ne le croit pas.

Si vous êtes en colère comptez jusqu'à dix avant de parler, et jusqu'à cent si vous êtes bien en colère.

Si vous n'avez pas compris quelque chose, ne dites pas j'ai compris.

Un enfant qui désire s'instruire doit répéter le mot *pourquoi* dix fois par heure. La curiosité est fille de l'ignorance, mais elle est mère de la sagesse.

Il est fort bien de questionner pour s'instruire, mais il faut le faire à propos et sans importuner les personnes qu'on doit respecter.

Quand vous êtes au jeu ne pensez qu'au jeu: quand vous êtes au travail ne pensez qu'au travail.

Il faut autant qu'on peut obliger tout le monde; on a souvent besoin d'un plus petit que soi.

Il n'y a que les sots et les paresseux qui s'ennuient; vous n'entendrez jamais une personne d'esprit ou laborieuse dire qu'elle s'ennuie. Les gens laborieux s'ennuient à ne rien faire

Avant de condamner les autres, il faut se rappeler qu'on a soi-même besoin de l'indulgence d'autrui.

Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même.

En vous couchant le soir vous devez réfléchir à ce que vous avez fait dans la journée; et si une seule de vos actions vous laisse quelque scrupule, vous devez vous promettre de ne plus vous en rendre coupable.



UNE FAMILLE HEUREUSE.

Madame Sensée a cinq enfants, les plus beaux du monde, trois filles et deux garçons. Louis, est l'aîné, Marie la seconde. Le troisième s'appelle Edouard, et les deux derniers, deux petites filles jumelles, s'appellent Julie et Ernestine. Louis a neuf ans, sa sœur Marie huit; Edouard en a sept, Julie et Ernestine six. Ce sont les enfants les plus sages que je connaisse.

Le matin à sept heures la bonne mère va voir si ses enfants sont éveillés, elle regarde s'ils ont tout ce qu'il leur faut pour s'habiller, puis elle aide les plus jeunes. Louis et Edouard sont déjà deux grands garçons et s'habillent en un clin d'œil. Marie est une petite fille raisonnable qui s'habille et se peigne toute seule. Louis, Edouard et Marie se lavent la figure et les mains avec de l'eau fraîche, été comme hiver, et ne se font pas prier pour se servir du savon. Julie et Ernestine se lavent bien aussi les mains sans l'aide de personne, mais elles ont besoin de leur maman lorsqu'il s'agit de se peigner.

Ils seront bientôt prêts. Les voilà propres comme de petits anges et habillés avec leurs petits vêtements de la maison. Ils vont avec leur maman dans la salle à manger. Madame Sensée leur donne à chacun une grande tartine de pain. Elle leur donne aussi quelquefois de la soupe froide. C'est très bon pour les enfants. Les grandes personnes mangent du café au lait. Les enfants ne se plaignent jamais de ce qu'on leur donne, et remercient toujours leur maman et la bonne qui a aidé à les servir.

Après déjeuner Louis et Marie vont à l'école. Ils emportent leur second déjeuner dans un petit panier. Les trois autres enfants qui sont encore trop petits n'iront à l'école que l'année prochaine. En attendant ils restent à la maison avec leur maman, qui leur apprend à lire, à écrire, à compter, etc. Elle les laisse jouer avec leurs joujoux quand ils ont bien su leurs leçons.

Alors il faut voir comme ils s'amusent, les chers petits enfants! Edouard prête ses chevaux et ses soldats à ses petites sœurs qui le laissent jouer avec leurs poupées. Mais Edouard, qui est un homme, ne touche pas aux poupées de ses petites sœurs, car il a peur de les abîmer. Du reste il n'y a jamais de dispute entre eux. Ils sont toujours d'accord. Ils s'aiment beaucoup.

A deux heures Louis et Marie reviennent de l'école, où ils ont appris beaucoup de jolies choses. Ils mettent leurs livres dans leurs tiroirs, et la maman leur donne la permission de jouer pendant une heure avec leurs plus petits frères. Et leur maman leur apprend des jeux nouveaux.

Un jour ils apprennent à jouer à cache-cache. C'est un jeu très-simple et très-amusant. Un des enfants se cachait derrière un rideau, derrière le grand fauteuil rouge, sous la grande table. Les autres cherchaient, cherchaient partout, dans toutes les chambres, et celui qui trouvait le premier, avait le droit de se cacher à son tour et de faire chercher les autres. Et c'étaient des rires à n'en plus finir.

Un jour qu'on jouait à cache-cache, la petite Ernestine alla trouver sa bonne et la pria de lui trouver une jolie cachette. La bonne, qui l'aime beaucoup parce qu'elle est bien sage, la fit cacher dans le panier à ouvrage, si bien que les autres cherchèrent pendant plus d'une heure sans pouvoir la trouver. Et les pauvres enfants, croyant que leur petite sœur était perdue et qu'ils ne la verraient plus, commençaient à pleurer et à se désespérer. Alors la petite Ernestine, qui ne voulait pas faire de chagrin à ses frères, sortit de sa jolie cachette et les embrassa bien fort. — Vous voyez qu'Ernestine est une bonne fille, puisque, pour ne pas faire de peine à ses petits frères, elle a renoncé au plaisir de les faire chercher plus longtemps.

Mais voilà qu'il est trois heures. Ils ont assez joué. — Maman désire les voir faire leurs devoirs et étudier jusqu'à l'heure du dîner. Ils se rangent tous autour de la grande table. Marie avec un beau mouchoir qu'elle doit marquer au chiffre de sa maman. Louis avec un joli dessin qu'il doit finir pour le jour des examens. Edouard a deux multiplications à faire, et sa leçon de Géographie à étudier. Les deux plus petites apprennent à faire des pantoufles en tapisserie, sous la direction de leur mère. Ces pantoufles sont pour papa. Comme il sera content quand elles seront finies! Julie travaille au pied gauche et Ernestine au pied droit.

Cinq heures sonnent à la pendule du salon. C'est l'heure du dîner. Les enfants quittent leur travail, rangent leurs livres, leurs cahiers, l'encre, les plumes, la laine, les aiguilles, chacun dans le petit tiroir qu'on lui a donné. Puis ils courent se laver les mains, car il ne faut pas aller à table avec les mains sales. Papa vient de rentrer à la maison, il a terminé ses affaires. Il a beaucoup travaillé et il est bien fatigué. Son plus grand plaisir quand il rentre à la maison c'est de prendre ses enfants dans ses bras, de les embrasser, de leur demander ce qu'ils ont fait

pendant la journée. Il prend les deux petits chacun sur un genou et les trois aînés se tiennent debout devant lui, joyeux de revoir leur papa après toute une journée d'absence.

La bonne vient annoncer que la soupe est servie. Les enfants suivent papa dans la salle à manger. Ils se mettent à table aux places qu'on leur a désignées. Tous les enfants voudraient bien être à côté de papa; mais aujourd'hui c'est le tour de Julie et d'Ernestine. Marie et Louis sont à côté de maman. Edouard, qui est venu avec des souliers sales, a été renvoyé dans sa chambre les changer. Quand il reviendra on le mettra au bout de la table, tout seul, éloigné de tout le monde. Ce sera sa punition.

Pendant le dîner tous ces bons petits enfants sont bien tranquilles. Ils prennent tout ce qu'on leur donne en disant merci. Ils ne demandent jamais rien qu'un peu de pain ou à boire, en disant toujours, s'il vous plaît papa, s'il vous plaît maman. Ils prennent bien garde de tacher la nappe et les serviettes. Ils ne chantent pas à table, ils ne crient pas. Quand ils ont assez mangé ils disent qu'ils n'ont plus faim, et ne

mangent plus rien; mais ils restent bien tranquilles à leurs places et ne se lèvent de table que lorsque maman le leur permet.

Après dîner, quand il fait beau, ils vont se promener avec papa, maman ou la bonne. Ils vont aux Jardins Publics, où on leur permet de jouer à la balle et au cerceau. Mais ils ne jettent pas leurs balles dans les jambes des promeneurs, et ils tâchent de ne gêner personne. Quand il est l'heure de rentrer ils ne pleurent pas pour rester et obéissent tout de suite. Ils ramassent leurs jouets et marchent deux à deux, trois à trois, en se donnant la main, devant la personne qui les accompagne. Ils ne traversent les rues que lorsque les voitures sont passées, et jamais sans permission.

Un jour, aux Jardins Publics, le petit Edouard s'étant éloigné de ses sœurs, sans permission, les chercha inutilement à son retour. Il se mit alors à pleurer, se croyant perdu. Mais une bonne dame qui passait lui ayant demandé son nom et son adresse; il répondit qu'il s'appelait Edouard Sensée et il indiqua avec autant de précision la rue et le numéro de la maison de son papa.

Et cette bonne dame le reconduisit chez lui. Il fut bien malheureux de son étourderie, car sa maman et ses frères avaient bien pleuré pendant son absence, le croyant perdu, et il promit bien qu'à l'avenir il serait plus obéissant. Alors tout le monde lui pardonna, car Edouard tenait toujours ce qu'il promettait.

S'il pleuvait et qu'il était impossible d'aller se promener, on restait à la maison toute la soirée. Mais on ne s'ennuyait pas, allez! D'abord papa racontait des histoires. Ou bien maman enseignait un nouveau jeu. Ou bien on regardait des images. Ou bien les deux aînés lisaient de belles fables et de beaux contes, que les plus petits écoutaient sans jamais interrompre. Et puis il fallait bien penser à étudier un peu les leçons avant d'aller dormir. Car il faut que vous sachiez qu'à dix heures, été comme hiver, les enfants dormaient toujours.

Aussi le lendemain matin s'éveillaient-ils toujours bien reposés et bien dispos. Et la journée se passait encore à peu près comme la veille. Le Dimanche était le seul jour qui ne ressemblât pas aux autres. Ce jour-là les enfants n'al-

laient pas à l'école. Ce jour-là ils sortaient avec leur maman pour aller faire des visites, ou bien pour aller se promener. Mais ils savaient aussi trouver une heure pour l'étude, car l'étude est la première des occupations et la meilleure des récréations.

Voilà cinq petits enfants très-heureux, n'est-ce pas? et qui rendent bien heureux aussi leurs bons parents. Mais savez-vous la raison de tant de joie, de tant de bonheur? C'est qu'ils sont obéissants, laborieux et aussi bons que possible. Et vous, mes chers enfants, si vous êtes toujours sages, si vous obéissez toujours à vos parents, je vous promets que vous n'aurez jamais rien à envier à ces enfants-là.



LE COLLIER DE VÉRITÉ.

(par JEAN MACÉ)

Il était une fois une petite fille qui mentait à faire plaisir. Cela ne paraît pas grand'chose à certains enfants de mentir; et un petit mensonge, un gros au besoin, s'il les sauve d'un devoir, d'une punition, s'il leur vaut un plaisir ou s'il leur donne une satisfaction d'amour-propre, leur semble ce qu'il y a de plus légitime au monde. Or, nôtre petite fille en était là. Pour elle la vérité était une chose qui n'existait pas, et toute excuse était bonne pourvu qu'elle se fit accepter. Longtemps ses parents furent dupes de ses histoires; mais ils s'aperçurent à la fin qu'elle leur en contait, et dès ce moment ils n'eurent plus la moindre confiance en elle. C'est bien terrible pour des parents quand ils ne peuvent ajouter foi aux paroles de leurs enfants.

Après avoir essayé inutilement de tous les moyens, le père et la mère de la petite fille résolurent de la conduire

à l'enchanteur Merlin, qui était célèbre alors par toute la terre, et qui fut le plus grand ami de la vérité qui ait jamais existé.

Aussi lui amenait-on de tous les côtés les petits enfants menteurs pour qu'il les guérît.

Il habitait dans un palais de verre dont tous les murs étaient transparents, et jamais il n'eut la pensée de déguiser une seule de ses actions, ou de faire croire ce qui n'était pas, ni même de laisser croire en se taisant quand il aurait fallu parler. Il reconnaissait à l'odeur les menteurs d'une lieue à la ronde; et quand la petite fille arriva près de son palais, il fut obligé de faire brûler du vinaigre pour purifier l'air, car il se sentait devenir malade.

La mère, dont le cœur battait bien fort, voulut lui expliquer la vilaine maladie dont sa fille était atteinte, et déjà elle commençait en rougissant un discours un peu confus, la honte lui brouillant les idées; mais l'enchanteur Merlin l'arrêta dès les premiers mots.

— Je sais de quoi il s'agit, ma bonne dame. Il y a une heure que je sens venir mademoiselle. C'est une menteuse de première force, et elle m'a fait passer un mauvais moment.

Les parents reconnurent que la renommée ne les avait pas trompés en prônant le savoir de l'enchanteur, et la petite fille, couverte de confusion, ne savait plus ou se mettre. Elle se réfugia dans les jupes de sa mère, qui l'abritait de son mieux, effrayée de la tournure que prenait l'entrevue. Le père se mit devant elle pour la protéger à tout risque, car la mine de l'enchanteur n'avait rien de rassurant. Ils avaient bien envie qu'on guérît leur enfant, mais doucement et sans lui faire du mal.

— Ne craignez rien, dit Merlin en voyant la peur de ces gens; je n'emploie pas la violence pour guérir ces sortes de maladies. Que mademoiselle me permette seulement de lui faire un cadeau qui, je crois, ne lui déplaira pas.

Il ouvrit une armoire et en tira un magnifique collier

d'améthystes admirablement montées, avec une agrafe en diamants d'une eau incomparable, dont l'éclat éblouissait. Il le passa au cou de la petite fille, et congédiant ses parents d'un geste bienveillant:

— Allez, dit-il, bonnes gens, et n'ayez plus de soucis. Votre fille emporte avec elle un sûr gardien de la vérité.

La petite fille, rouge de plaisir, se retirait en toute hâte, bien ravie d'en être quitte à si bon marché, quand l'enchanteur Merlin la rappela.

— Je viendrai chercher mon collier dans un an, lui dit-il en la regardant avec des yeux qui ne badinaient pas. D'ici là, je vous défends de le retirer une seule minute de votre cou. Si vous l'osiez, malheur à vous!

— Oh! je ne demande pas mieux que de le garder toujours. Il est si beau!

Afin que vous le sachiez, ce collier n'était autre que le fameux collier de vérité dont il est tant parlé dans les vieux livres, qui dévoilait toutes les espèces de mensonges.

Le lendemain du jour où notre menteuse était rentrée chez elle, on l'envoya à son école; et comme elle avait fait une longue absence, toutes les autres petites filles s'empressèrent autour d'elle, ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas. Ce ne fut qu'une exclamation sur la beauté du collier.

— D'où vient-il? Et toi-même, d'où viens-tu comme cela? lui criait-on de tous côtés.

Revenir de chez l'enchanteur Merlin, on savait dans ce temps-là ce que cela voulait dire, car il était bien connu pour être le médecin des menteurs. Autant vaudrait dire maintenant, à Paris:

— Je reviens de Charenton;

Ou à Milan:

— Je reviens de la *Senavra*.

La demoiselle n'eut garde de se livrer ainsi.

— J'ai été bien longtemps malade, dit-elle effrontément, et pour ma convalescence, mes parents m'ont donné ce beau collier.

Un grand cri se fit entendre, poussé par toutes les bouches à la fois.

Les diamants de l'agrafe, qui jetaient des feux si vifs, s'étaient éteints tout à coup et venaient de se changer en verre grossier.

— Eh bien, oui, j'ai été malade! Qu'avez-vous à tant crier?

Sur cette récidive, les améthystes se métamorphosèrent à leur tour en vilains cailloux jaunâtres.

Au nouveau cri qui s'éleva, voyant tous les regards fixés sur son collier, elle y porta les yeux et frémit d'épouvante.

— Je suis allée chez l'enchanteur Merlin, dit-elle humblement, car elle comprit d'où partait le coup et n'osa pas soutenir davantage son mensonge.

A peine eut-elle confessé la vérité que le collier reprit toute sa beauté; mais les grands éclats de rire qui retentissaient autour d'elle l'humilièrent à un tel point qu'elle éprouva le besoin de se réhabiliter.

— Vous avez bien tort de rire, car il nous a parfaitement reçus, mes parents et moi. Il avait envoyé sa voiture pour nous chercher à la ville voisine, et vous pouvez croire que c'est une belle voiture. Six chevaux blancs! et des coussins de satin rose avec des glands d'or! Sans parler du cocher, un nègre poudré à blanc, et des trois grands laquais qui étaient derrière. Quand nous sommes arrivés à son palais, qui est tout de jaspe et de porphyre, il est venu au devant de nous dans le vestibule, et nous a conduits dans la salle à manger, où l'on nous a servi des choses que je ne veux pas vous nommer, parce que vous n'en avez jamais entendu parler. Il y avait d'abord....

Les rires, qu'on étouffait à grand'peine depuis qu'elle avait commencé ce beau récit, devinrent en ce moment si bruyants, qu'elle s'arrêta tout interdite, et, jetant encore une fois les yeux sur le malheureux collier, elle eut un nouveau frisson.

A chaque détail qu'elle inventait, le collier s'allongeait, s'allongeait; et déjà, sans qu'elle y fit attention, il touchait à ses pieds.

— Tu nous en dis plus qu'il n'y en at s'écrièrent les petites filles.

— Eh, bien, j'en conviens, nous sommes arrivés à pied et nous sommes restés cinq minutes.

Le collier remonta sur-le-champ a son poste.

— Et le collier, le collier, d'où vient il?

— Il me l'a donné sans rien dire, probabl....

Elle n'eut pas le temps d'en dire davantage. Le fatal collier se rétrécissait, se rétrécissait, si bien qu'il lui serrait la gorge horriblement, et que déjà elle tirait la langue.

— Tu ne nous dis pas tout! criaient les autres.

Et elle se dépêcha, pendant qu'elle pouvait encore parler, de leur jeter bien vite ces mots:

— Il a dit que j'étais une menteuse de première force.

Délivrée aussitôt du lien qui l'étranglait, elle continua en pleurant de honte et de douleur:

C'est pour cela qu'il m'a donné ce collier. Il a dit que c'était un gardien de la vérité; et j'ai été une fière sotte de me réjouir. Me voilà belle maintenant!

Ses petites compagnes compatirent à sa peine, car, en bonnes petites filles qu'elles étaient, elles se mettaient à sa place. Vous conviendrez, en effet, que c'est un peu effrayant pour une demoiselle de penser qu'on ne pourra plus jamais fausser la vérité.

— Tu es bien bonne, lui dit la plus éveillée. A ta place, je n'en ferais ni une ni deux, et j'aurais bientôt envoyé promener le collier. Tout beau qu'il est, il est bien trop gênant. Qui t'empêche de l'ôter?

La pauvre petite se taisait; mais le collier se mit à danser, à danser tant et tant que les pierres, en s'entrechoquant faisaient un bruit infernal.

— Il y a quelque chose que tu ne nous dis pas, reprit la bande remise en gaieté par cette danse extraordinaire.

— C'est une idée que j'ai comme cela de le garder.

Les diamants et les améthystes dansaient et se heurtaient toujours.

— Tu as une raison que tu nous caches.

— Allons, puisqu'on ne peut rien vous cacher, il m'a défendu de l'ôter, sous peine d'un grand malheur.

Et le collier se calma subitement.

Vous concevez maintenant qu'avec un camarade de ce genre là, qui se métamorphosait quand on trahissait la vérité, qui s'allongeait quand on y ajoutait, qui se rétrécissait quand on en retranchait, et qui se mettait à danser quand on la taisait, un camarade dont on ne pouvait pas se débarrasser par-dessus le marché, il n'était plus possible, même à la menteuse la plus déterminée, de ne pas marcher droit dans le chemin de la vérité. Une fois qu'il fut bien entendu pour elle que tout mensonge serait inutile et qu'on le découvrirait à l'instant même, il ne lui fallut pas un grand effort pour y renoncer. Qu'arriva-t-il? Quand elle se fut habituée à dire toujours la vérité, elle s'en trouva si bien, elle se sentit la conscience si légère et l'âme si tranquille, qu'elle prit le mensonge en horreur pour lui-même, et le collier n'avait plus rien à faire à son cou. Aussi, bien avant l'année écoulée, on vit arriver l'enchanteur Merlin, qui avait besoin de son collier pour un autre enfant menteur, et qui savait, grâce à son art, qu'il n'était plus utile là où il l'avait mis.

Ce qu'est devenu ce merveilleux collier de vérité, personne n'a pu me le dire. Il paraît qu'à la mort du grand Merlin les héritiers eurent peur des ravages qu'il pourrait faire sur la terre, et qu'ils le firent disparaître. Je vous laisse à penser quelle calamité ce serait pour bien des gens, je ne parle pas des enfants seulement, si on venait le leur mettre au cou. Des voyageurs qui revenaient du centre de l'Afrique ont raconté qu'ils l'avaient vu sur un roi nègre qui ne savait pas mentir; mais ils n'ont jamais pu le prouver. Toujours est-il qu'on le cherche encore, et si j'étais un petit enfant menteur, je ne serais pas tout à fait rassuré, car on pourrait bien le retrouver.



UN ONCLE MAL ÉLEVÉ

(par Émile Souvestre).

— C'est lui! c'est Tribert! s'écria madame Fourcard, en apercevant dans la rue un voyageur suivi du commissionnaire qui portait ses malles.

Et, courant à la porte, elle l'ouvrait vivement à l'instant même où le capitaine étendait la main vers la chaine de la sonnette.

Madame Fourcard serra dans ses bras le vieux marin, avec des exclamations et des larmes de joie.

Après les premières émotions d'un retour si longtemps différé et si longtemps attendu, madame Fourcard, qui avait conduit son frère dans la chambre préparée pour lui, voulut le quitter afin qu'il pût prendre quelque repos; mais le marin lui parla de son fils, et la mère, arrêtée malgré elle, s'assit pour lui répondre.

Ceci demande une explication qui nous oblige à suspendre un instant notre récit pour retourner en arrière.

Privée de son mari, qui lui fut subitement enlevé, et restée seule avec un enfant en bas âge, la sœur de Tribert avait reporté toutes ses espérances sur cet enfant. Devenu pour elle le centre du monde, son fils Auguste s'habitua à voir chaque chose s'arranger à son profit ou à son plaisir. Tout ce qui entourait la veuve était mis à contribution pour lui; l'estime et l'amitié que l'on accordait à la mère retournaient en complaisances ou en tendresses au fils. Bien venu de tous *par droit d'héritage*, il s'accoutuma à recevoir les plus précieux bienfaits de la vie comme de vulgaires faveurs. Dans son aveuglement, madame Fourcard courait devant lui, écartait toutes les pierres qui auraient pu le faire trébucher, brisait de sa main les épines auxquelles il eût laissé quelques lambeaux, lui faisant de son corps un pont sur les précipices; et le jeune homme, qui ne remarquait point un dévouement passé en habitude, continuait sa route sans soupçonner ce qui avait été fait pour la lui rendre facile.

Sa mère avait voulu jouer le rôle de la Providence, et était payée, comme elle, par l'inattention et l'oubli.

Elle commençait à le sentir douloureusement, mais sans oser l'avouer aux autres. L'honneur de l'enfant est encore plus celui de la mère elle-même. Comment accuser Auguste de torts de caractère que l'on eût pu prendre pour de l'ingratitude? Nul ne savait comme elle ce qu'il y avait sous ces défauts; le trahir, c'était exposer le jeune homme à un injuste arrêt.

Aussi, lorsque son frère l'interrogea, n'appuya-t-elle que sur les qualités réelles et sérieuses de son fils. Heureuse de prolonger en sa faveur un plaidoyer qui la persuadait elle-même, elle avait oublié la fatigue du voyageur, lorsqu'un bâillement involontaire de ce dernier la lui rappela.

— Allons, je suis folle de vous retenir là après deux nuits de fatigue et d'insomnie, dit-elle en se levant; nous aurons le temps de parler d'Auguste, puisque vous ne nous quittez plus; et, en tout cas, vous le jugerez vous-même. Dormez, mon frère; à votre réveil, j'espère que notre écolier sera de retour.

Elle embrassa de nouveau le marin, qui se jeta tout habillé sur un divan et ne tarda pas à s'y endormir.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, le jour était déjà à son déclin, et les rayons du soleil couchant empourpraient les rideaux de l'alcôve. Rafraîchi par le sommeil, mais encore plongé dans cette espèce d'engourdissement voluptueux qui suit le réveil, Tribert se mit à regarder autour de lui et à prendre connaissance de la chambre qui lui était destinée.

Tout y révélait la tendresse attentive de madame Fourcard. Les meubles étaient ceux qui avaient garni la chambre de leur père, et semblaient rappeler au vieux marin son enfance. Une bibliothèque renfermait le petit nombre de livres qu'il avait autrefois rassemblés; des cartes de géographie qui tapissaient les murailles lui montraient les mers parcourues par lui; un petit navire, œuvre de son adolescence et témoignage éloquent de sa vocation maritime, était suspendu au plafond; enfin, au dessus même du canapé, était dressée une panoplie d'armes curieuses recueillies dans ses voyages et autrefois envoyées à M. Fourcard.

Il examinait l'un après l'autre tous les détails de cet aménagement, qui témoignaient si haut de l'intelligente affection de sa sœur, lorsque la voix de celle-ci se fit entendre dans la pièce voisine; elle était entrecoupée par une autre voix plus jeune et plus haute dans laquelle Tribert reconnut sans peine la voix de son neveu.

La mère semblait faire à ce dernier quelque remontrance à laquelle il répondait avec la brusquerie d'une personne accoutumée à trouver dans son interlocuteur toute sorte de douceur et d'indulgence.

— Je n'irai pas! répétait-il d'un ton d'humeur obstinée trop ordinaire aux enfants qu'a gâtés la patience de leur mère.

— Vous n'y songez point, Auguste, reprit madame Fourcard d'un ton d'insistance affectueuse; mademoiselle Lorin compte sur vous pour la conduire à cette soirée. Sans l'arrivée de votre oncle, je vous aurais épargné un pareil ennui; mais je ne puis le quitter ainsi dès le premier jour.

— Eh bien! moi aussi j'ai envie de le voir, dit Auguste brusquement; que mademoiselle Lorin se fasse conduire par son cousin.

— Vous savez bien qu'il est absent.

— Alors, qu'elle reste chez elle.

— Ce que vous dites là est dur, Auguste. Ignorez-vous que cette excellente fille n'a d'autre plaisir que sa partie de boston, et qu'à son âge une habitude est un besoin?

— Que m'importe? dit le jeune garçon, toujours plus maussade; ai-je donc quelque obligation envers mademoiselle Lorin?

— Mais j'en ai, moi, reprit madame Fourcard vivement; elle m'a enseigné le peu que je sais; elle m'a aidée, dans toutes les circonstances difficiles, de ses conseils et de ses encouragements; c'est pour moi comme une sœur aînée, presque comme une mère. Vous le savez, Auguste, et vous devez m'aider à payer ma dette de reconnaissance.

— Dites que vous prenez plaisir à vous créer des devoirs, répliqua le jeune garçon; c'est la manie des femmes de se passer au cou des colliers de servitude et de se souder au pied des chaînes qu'il faut les aider à porter.

— Vous oubliez, mon fils, que les plus lourdes ne m'ont point été imposées par mademoiselle Lorin! dit la mère blessée.

— C'est-à-dire alors que c'est par moi! s'écria Auguste aigrement.

— Vous m'obligez à vous rappeler qu'aucun devoir ne m'a semblé pénible quand il s'est agi de vos intérêts.

— Et afin de le mieux prouver, vous me reprochez ce que vous avez fait.

— Auguste! interrompit madame Fourcard avec impatience, il n'y a ni justice ni bon sens dans ce que vous dites là.

— Alors, n'en parlons plus! répliqua-t-il en faisant un mouvement pour sortir.

— Vous irez chercher mademoiselle Lorin?

— Non.

— Rappelez vous que je l'exige, que je le veux!

— Je n'irai pas! cria l'écolier avec une obstination emportée.

Et, repoussant violemment la porte du salon, il s'élança dans l'escalier, qu'il monta en chantant à pleine voix, comme pour braver le mécontentement de madame Fourcard.

Celle-ci s'était assise toute tremblante; et l'oncle Tribert, en approchant son œil du trou de la serrure, vit qu'elle pleurait.

La scène dont il venait d'être l'invisible témoin lui en avait plus appris sur le fils et la mère que toutes les lettres écrites par cette dernière depuis dix années. Il savait maintenant quel avait été le résultat de ce dévouement sans bornes de madame Fourcard pour son unique enfant. Prévenu dans ses moindres désirs, Auguste s'était accoutumé à les imposer; l'esclavage volontaire de la mère avait amené la tyrannie irrespectueuse du fils.

Le premier mouvement du capitaine se ressentit de ses habitudes navales: il fut sur le point de sortir pour aller prendre son neveu par les oreilles et le ramener faire des excuses à la pauvre mère; heureusement la réflexion l'arrêta. Embarqué à quinze ans, l'oncle Tribert avait peu d'études; mais la pratique de la vie et les méditations des heures de quart lui avaient donné l'expérience de l'âme humaine. Il savait que les mauvaises habitudes sont des vents contraires qu'on ne peut vaincre qu'en louvoyant. Il réprima donc sa première impatience, réfléchit sur la meilleure manœuvre à faire, et ne sortit de sa chambre qu'après s'être décidé et avoir orienté ses voiles pour naviguer sûrement.

Il trouva madame Fourcard à peu près remise de l'émotion causée par la révolte de son fils, d'où il conclut que ce n'était point pour elle une chose nouvelle. L'irritation d'Auguste se montra plus persistante. Mécontent de lui-même, il traduisait, comme tous les caractères mal faits, son repentir en mauvaise humeur. Lorsqu'il descendit pour

embrasser son oncle, ce fut avec un certain embarras maussade et plein de roideur. Après l'échange obligé de questions et de réponses qu'entraîne une première entrevue, il alla se jeter sur une causeuse, où il commença à se ronger les ongles en silence.

Madame Fourcard, craignant l'impression d'une pareille conduite pour l'oncle Tribert, s'efforça d'adoucir l'humeur bourrue du jeune garçon par quelques avances enjouées; mais, comme il arrive ordinairement en pareil cas, sa longanimité ne fit quo l'aigrir. Un pardon que nous n'avons point mérité par le repentir est presque une insulte, il ajoute au sentiment de nos torts celui d'une générosité qu'il nous faut subir. Aussi Auguste n'accueillit-il l'indulgence de sa mère que par un redoublement de dépit. Au lieu d'y répondre, il prit un journal qu'il se mit à parcourir en bâillant.

Madame Fourcard, à bout de patience, lui fit observer sèchement que son salon n'était pas un cabinet de lecture.

— J'avais cru que cette gazette était là pour qu'on s'en servit, répliqua le jeune homme avec une brièveté rogue.

— Mais nous y sommes également, reprit la mère, et j'aime à croire que notre compagnie vaut celle du journal.

Auguste s'inclina ironiquement.

— J'ignorais qu'il fallût être seul pour choisir ses distractions, dit-il.

— Vous manquez à votre oncle, monsieur! s'écria madame Fourcard emportée malgré elle.

Le jeune garçon tressaillit et parut un instant déconcerté; mais, tâchant de se remettre:

— Mon oncle ne veut point, sans doute, que nous vivions ici, comme à la cour, esclaves de l'étiquette, dit-il; en sa qualité de marin, il doit trop tenir à son indépendance pour gêner celle des autres.

— Pardieu, tu m'as compris, mon petit! s'écria Tribert, qui avait jusqu'alors écouté le débat avec un sourire insouciant. Que chacun vive à sa fantaisie et que les mécon-

tents aillent au diable! voilà ma doctrine sociale. Lis, chante, danse, parle, ou tais-toi: c'est ton affaire, et je m'en soucie comme du grand lama. Fais ce qui te plait, pourvu que tu me laisses la même liberté.

— Oh! quant à cela, ne craignez rien, dit Auguste en jetant un regard de triomphe à sa mère; je ne suis pas de ceux qui veulent faire marcher le monde entier à leur pas, et je laisse, comme on dit, *chacun manger avec sa cuiller.*

— Alors, allons dîner! interrompit le capitaine; la voiture m'a donné une faim de requin.

Il prit son neveu par les épaules et le fit passer avec lui dans la salle à manger.

Madame Fourcard les suivit, aussi surprise que mortifiée. Le ton et les principes de son frère étaient pour elle une nouveauté qui bouleversait tous ses souvenirs.

Mais ce fut bien autre chose quand elle le vit à table, se servant les meilleurs morceaux sans s'occuper de ses voisins, interrompant ou ne répondant pas, donnant des ordres à la servante, critiquant le service, en un mot, s'abandonnant sans réserve à ses moindres caprices. De retour au salon, il choisit le fauteuil le plus commode, étendit ses pieds crottés sur une chauffeuse de velours et alluma sa pipe.

Madame Fourcard, que l'odeur du tabac incommodait, fut obligée de s'enfuir.

Auguste s'était d'abord diverti du sans-gêne de l'oncle Tribert et avait ri de ses boutades; cependant la naïveté de cet égoïsme, amusante un instant, ne tarda pas à lui causer un malaise qui dégénéra en impatience. Il voulut faire sentir au vieux marin que ses manières, de mise peut-être dans la cabine d'un vaisseau, ne convenaient point également aux habitudes d'une maison mieux ordonnée et plus élégante. Il espérait avoir été compris du capitaine, dont la pipe s'était éteinte, et qui, renversé dans son fauteuil, semblait écouter, lorsqu'un ronflement égal et sonore lui fit connaître le résultat de son éloquence.

Le jeune garçon se leva et regagna sa chambre, singulièrement désenchanté de l'oncle Tribert.

Le lendemain, au moment où il se levait, le bruit d'un débat furieux frappa son oreille. Il se hâta de descendre, et trouva le marin aux prises avec la vieille Rose qui avait oublié de cirer ses chaussures.

Le capitaine exaspéré repassait tout le répertoire de malédictions don Vert-Vert scandalisa autrefois les nonnes qui l'avaient élevé, et la servante ahurie levait les mains au ciel en poussant des exclamations de détresse.

Madame Fourcard, attirée comme son fils par le fracas de la querelle, tâchait en vain de s'entremettre et d'apaiser Tribert; celui-ci continuait sa litanie nautique, avec des grondements de voix et des accompagnements de gestes qui surprirent d'abord Auguste, puis l'irritèrent. Il prit par le bras la vieille Rose qui s'obstinait dans ses explications, l'obligea doucement à rentrer dans sa cuisine, puis revint au salon.

Il y trouva sa mère qui cherchait à justifier sa servante en faisant valoir son zèle, sa probité et les longs services qu'elle avait rendus à la famille.

— Eh bien! après? criait Tribert; est-ce à moi qu'elle les a rendus, ces services? Que m'importent les qualités qu'elle a eues? Le plus fin voilier de la flotte est démoli quand il devient trop vieux. On a des domestiques pour être servi et non pas pour faire de la reconnaissance.

— Mon oncle ne voudrait point, pourtant, qu'on mît sur le pavé une brave fille qui a vu ma mère presque enfant et qui m'a élevé! objecta le jeune homme avec quelque vivacité.

— Si vous ne voulez point la mettre sur le pavé, placez-la à l'hôpital! répliqua Tribert brusquement.

La mère et le fils se récrièrent.

— Chez le diable alors! continua le capitaine en colère, mais pas ici, où il faut une tête et des bras. Je vois que ma sœur n'a pas perdu la manie de se créer des devoirs

quand elle ne devrait avoir que des droits; mais il faudra que cela change, ou bien, tonnerre! je saurai pourquoi.

Auguste et madame Fourcard se regardèrent. L'impatience du premier tournait à l'aigreur; il répondit à demi-voix par une réflexion sur la liberté qu'avait chacun de régler sa maison selon sa fantaisie. Mais l'oncle Tribert parut prendre la maxime pour une approbation: il y applaudit, répéta qu'il saurait bien se faire servir, et finit par demander le déjeuner.

Pendant qu'on avertissait Rose de se hâter, il alluma sa pipe et se mit à faire les cent pas dans le salon, en crachant à chaque tour, selon l'habitude des fumeurs. Madame Fourcard suivait d'un regard désespéré cette désastreuse promenade, qui substituait à l'élégante propreté dont elle avait fait une de ses joies, le désordre et les souillures de la tabagie. Auguste, qui devinait la contrariété de sa mère, en ressentait le contre-coup et avait peine à cacher son irritation. Le silence se prolongeait depuis quelques minutes, lorsque le marin s'arrêta devant un tableau qui occupait dans le salon la place la plus apparente.

— C'est le portrait de Fourcard? demanda-t-il en lançant vers la peinture un tourbillon de fumée.

Sa sœur répondit affirmativement.

Tribert regarda encore la toile.

— Ce brave beau-frère, il était bien laid! reprit-il tranquillement.

La veuve et Auguste tressaillirent. Accoutumés à entourer la mémoire du mort d'un respect passionné, ils furent en même temps frappés au cœur par la remarque grossière du marin.

— C'est la première fois que j'entends juger ainsi les traits de mon père, dit vivement le jeune garçon, et je m'étonne surtout que ce soit par vous, qui l'avez assez connu pour retrouver son âme sur son visage.

— Oui, oui, reprit le capitaine avec indifférence; c'était après tout, un bon diable, et il ne faut pas lui en vouloir si Dieu l'avait placé dans la catégorie des innocents.

— Monsieur! s'écria Auguste, qui s'était levé pâle de colère.

Madame Fourcard lui saisit la main.

— Venez, mon fils, dit-elle avec une dignité douloureuse; puisqu'on ne comprend point ce qu'on doit aux morts, sachons au moins ce que nous devons à nous-mêmes.

Et, sans permettre au capitaine d'en dire davantage, elle entraîna Auguste et sortit avec lui.

Tribert déjeuna seul; mais, en rentrant dans sa chambre, il trouva son neveu qui l'y attendait.

Bien que troublé, le jeune garçon avait l'air résolu.

— Ah! ah! c'est toi, dit l'oncle en riant; nous ne sommes donc plus fâchés?

— Plus bas, je vous en prie! interrompit Auguste d'une voix émue; je ne voudrais pas que ma mère nous entendît.

— Il s'agit alors d'un secret? demanda le marin.

— Il s'agit d'un devoir, répondit sérieusement Auguste: votre titre et mon âge en rendent l'accomplissement difficile, mais le repos de ma mère doit passer avant tout.

— Est-ce qu'elle aurait à se plaindre de quelqu'un, par hasard? dit Tribert.

— Elle a à se plaindre... de vous! répliqua le jeune garçon, dont la voix tremblait; de vous, qui avez froissé successivement tous ses goûts et toutes ses affections.

— Moi! s'écria le capitaine, et comment cela?

— En vous conduisant chez elle comme à bord d'un corsaire! reprit plus vivement Auguste; en vous emportant contre une vieille femme que nous aimons; en insultant à la mémoire de mon père! Depuis hier, vous avez montré sous un tel jour votre esprit, votre caractère et votre cœur qu'il est impossible à ma mère de subir plus longtemps votre présence.

L'oncle Tribert, qui se promenait, s'arrêta court et regarda le jeune garçon en face.

— Alors, vous venez me déclarer que je dois chercher un gîte ailleurs? dit-il.

Auguste garda un silence qui équivalait à une réponse affirmative.

— A la bonne heure! continua Tribert sérieusement; mais puisque nous en sommes à nous dire la vérité, j'aurai un petit compte à régler avec vous. — Et d'abord, en quoi mes manières ont-elles pu vous choquer, vous qui m'avez accueilli hier, ici, en lisant le journal, et qui avez applaudi à la maxime que chacun devait agir à sa fantaisie, sans s'inquiéter des autres?

Auguste fit un mouvement et essaya de balbutier une excuse.

— Vous vous plaignez de ma conduite envers votre vieille servante, ajouta le marin dont la voix s'élevait; mais quelle a été la vôtre envers l'institutrice de votre mère? Ne lui avez-vous point refusé hier un simple témoignage de complaisance? Ne vous êtes-vous point récrié contre l'obligation d'acquitter les dettes de gratitude contractées par les autres? Pourquoi me regarderais-je comme plus obligé envers Rose que vous ne pensez l'être envers mademoiselle Lorin?

Le jeune homme voulut encore interrompre.

— Ecoutez-moi jusqu'au bout, continua Tribert, toujours plus sérieux: vous m'accusez de n'avoir point respecté votre père mort; avez-vous mieux respecté votre mère vivante? Or, lequel de nous deux, dites-moi, était tenu à plus de réserve, de tendresse et de vénération? Depuis que je suis ici, mes actes et mes paroles vous indignent; que penser alors des vôtres? J'ai été maussade avec des égaux, vous vous êtes montré grossier avec des supérieurs; je me suis mis en colère contre une servante qui avait négligé son devoir, vous contre une mère qui vous rappelait le vôtre; j'ai manqué de respect au mari de ma sœur, et vous à celle qui vous a donné la vie! Lequel de nous deux vous semble avoir donné la plus mauvaise idée de son esprit, de son caractère et de son cœur?

A mesure que le capitaine parlait, le mécontentement

d'Auguste faisait place à l'embarras et à la confusion. La leçon qu'il avait voulu donner tournait contre lui d'une manière si imprévue qu'il en demeura étourdi. Les murmures de sa propre conscience appuyaient d'ailleurs les paroles de l'oncle Tribert. Il comprit tout à coup quelle avait été l'intention de ce dernier, il baissa la tête, vaincu par le sentiment de son tort.

Le vieux marin comprit ce qui se passait dans cette âme mal instruite, mais loyale; il fit un pas vers son neveu et lui prit la main.

— Tu vois que nous avons réciproquement besoin d'indulgence, dit-il avec bonhomie; oublions donc le passé, et tâchons d'en profiter pour l'avenir. En tout ceci, la véritable victime a été ta mère, et c'est à elle que nous devons aller nous excuser.

— Non, non! s'écria Auguste attendri, moi seul j'ai besoin de pardon; car je comprends tout maintenant: vous avez voulu me corriger par l'exemple. Ma mère et moi, nous n'avons qu'à vous remercier.

— Remerciez plutôt Lycurgue, dit l'oncle Tribert en riant; car la découverte du moyen lui appartient. Pour dégoûter les jeunes Spartiates des excès du vin, il leur montrait des esclaves dans la dégradation de l'ivresse: je l'ai imité en te faisant voir dans un autre les défauts que je voulais te rendre odieux.

POÉSIES

LE COLIMAÇON

(par ARNAULT)

Sans ami, comme sans famille,
Ici bas vivre en étranger;
Se retirer dans sa coquille
Au signal du moindre danger;

S'aimer d'une amitié sans bornes;
De soi seul emplir sa maison;
En sortir, suivant la saison,
Pour faire à son prochain les cornes

Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures;
Outrager les plus belles fleurs
Par ses baisers ou ses morsures;

Enfin, chez soi comme en prison,
Vieillir, de jour en jour plus triste:
C'est l'histoire de l'égoïste,
Et celle du colimaçon.

LE NID DE FAUVETTE

(par Berquin).

Je le tiens ce nid de fauvette!
Ils sont deux, trois, quatre petits!
Depuis si longtemps je vous guette;
Pauvres oiseaux, vous voilà pris!

Criez, sifflez, petits rebelles,
Débattez-vous; oh! c'est en vain:
Vous n'avez pas encore d'ailes;
Comment vous sauver de ma main?

Mais, quoi! n'entends-je point leur mère
Qui pousse des cris douloureux?
Oui, je le vois, oui, c'est leur père
Qui vient voltiger auprès d'eux.

Ah! pourrais-je causer leur peine,
Moi, qui, l'été dans les vallons,
Venais m'endormir sous un chêne
Au bruit de leurs douces chansons?

Hélas! si du sein d'une mère,
Un méchant venait me ravir,
Je le sens bien, dans sa misère,
Elle n'aurait plus qu'à mourir.

Et je serais assez barbare
Pour vous arracher vos enfants?
Non, non, que rien ne vous sépare;
Non, les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur, dans le bocage,
A voltiger auprès de vous;
Qu'ils écoutent votre ramage
Pour former des sons aussi doux.

Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans les vallons
Dormir quelquefois sous un chêne,
Au bruit de leurs jeunes chansons.

LA CHÂTAIGNE.

(par ARNAULT)

« Que l'étude est chose maussade!
A quoi sert de tant travailler? »
Disait, et non pas sans bailler,
Un enfant que menait son maître en promenade.
Que repondait l'abbé? Rien. L'enfant sous ses pas
Rencontre cependant une cosse fermée
Et de dards menaçants de toutes parts armée.
Pour la prendre il étend le bras.
« Mon pauvre enfant! n'y touchez pas!
— Eh! pourquoi? — Voyez-vous mainte épine cruelle
Toute prête à punir vos doigts trop imprudents?
— Un fruit exquis, monsieur, est caché là dedans.
— Sans se piquer peut-on l'en tirer? — Bagatelle!
Vous voulez rire, je le crois.
Pour profiter d'une aussi bonne aubaine
On peut bien prendre un peu de peine
Et se faire piquer les doigts.
— Oui, mon fils: mais de plus, que cela vous enseigne
A vaincre les petits dégoûts
Qu'à présent l'étude a pour vous:
Ses épines aussi cachent une châtaigne. »

LA PETITE FILLE ET SON CHAT

(par M.lle Isabelle Rodier).

Venez ici, Minet, il faut que je vous gronde,
Avancez près de moi.
On dit que sans pitié vous griffez tout le monde;
C'est très-joli, ma foi.

D'où venez-vous encore avec cet air sauvage
Et ce poil hérissé?
Avez-vous de souris fait un nouveau carnage?
Arrivez-vous blessé?

Ou bien sur mes cahiers répandant l'écritoire,
Auriez-vous en courant
Tracé dans ses détours une rivière noire
Sur mon beau papier blanc?

Voyons, répondez-moi, je suis douce personne,
Dites-moi vos méfaits.
Je ne gronderai pas, Minet, je vous pardonne
Ces terribles forfaits.

Eh quoi! pas un regard, pas même une caresse!
Vous êtes un sournois:
Moi qui vantais partout vos tours de gentilesse,
Votre joli minois.

Que vois-je près de vous rouler dans la poussière?
Ciel, mon oiseau chéri!
Quoi! vous avez tué d'une dent meurtrière
Mon charmant Favori?

Celui qui m'égayait de son gentil ramage,
Dont vous étiez jaloux,
A péri tristement enlevé de sa cage;
Ah! c'en est fait de vous.

Allez, ce trait cruel vous ravit ma tendresse!
    Je voulais pardonner;
Mais mon cœur, attristé de votre humeur traîtresse,
    Dit qu'il faut condamner.

Fuyez, fuyez bien loin, redoutez ma présence;
    Je ne veux plus vous voir,
Et de ne plus jamais juger sur l'apparence,
    Je me fais un devoir.

LE BONHEUR

(par Lachambeaudie)

« En suivant des grandeurs le chemin si battu,
    Vers le Bonheur j'arriverai sans doute?...
— Pour trouver le Bonheur, change, change de route;
    Suis le chemin de la vertu ».

NE RIEZ PAS

(par Lachambeaudie).

Quelqu'un sur le pavé chancelle
Et tombe; on en rit aux éclats.
Oh! de grâce, ne riez pas,
Peut-être sa chute est mortelle.

Ce qu'on fait au physique, on le fait au moral:
Qu'un homme soit en butte aux traits de la satire,
Aussitôt à la ronde on s'empresse de rire.
Vous ne ririez pas tant si vous saviez le mal
    Qu'une épigramme peut produire.

LE PINSON ET LA PIE

(par Mad DE LA FERANDIÈRE)

Apprends-moi donc une chanson,
Demandait la bavarde pie
A l'agréable et gai pinson
Qui chantait au printemps sur la branche fleurie.
— Allez, vous vous moquez, ma mie;
A gens de votre espèce, ah! je gagerais bien
Que jamais on n'apprendra rien.
— Eh quoi! la raison, je te prie?
— Mais, c'est que pour s'instruire et savoir bien chanter
Il faudrait savoir écouter,
Et babillard n'écouta de sa vie

CONSEIL AUX MÈRES

Lectures pour les petits enfants de sept à neuf ans.

Bourguin. Soyez bons pour les animaux.
Macé. Les contes du petit château.
M.lle Deleyre. Contes dans un nouveau genre.
M.me Leprince de Beaumont. Le magasin des enfants.
André. Lectures pour les enfants.
M.me Desbordes Valmore. Les poésies de l'enfance.
Blanchard. Le Buffon des enfants.

Pour les enfants de neuf ans et au-dessus.

M.me Amable Tastu. Album poétique des jeunes personnes.
Wyss. Le Robinson suisse.
Daniel de Foë. Aventures de Robinson Crusoé.
Souvestre. Sous les tilleuls. — Au coin du feu
Verne. Cinq semaines en ballon. — Les enfants du capitaine Grant.
L. Biart. Aventures d'un jeune naturaliste.
M.me Delafarge Bréhier. Le collége incendié.
Eugénie Foa. Les contes de ma bonne.
Miss Muloch. Un héros.
J. Stahs et de Noilly *(traducteurs)*. Les vacances de Riquet et de Madeleine *(traduit de l'anglais)*.
Töpfer. Voyages en zig-zag.
Macé. Histoire d'une bouchée de pain. — Les serviteurs de l'estomac.
Castelfranco et Monastier. Trésor de lectures.

NUOVE PUBBLICAZIONI

DELLA DITTA GIACOMO AGNELLI

IN MILANO

ABBECEDARIO e SILLABARIO ad uso delle scuole di campagna, del maestro G. R. Cent. 10.

— SERIE DI SEI CARTELLONI pel suddetto Abbecedario e Sillabario L. 2

Altavilla *Cento racconti di storia patria* narrati ai fanciulli, 4ª edizione Cent 50

— *L'Orgoglio,* preceduto dall'allegoria *Il Bercajuolo* Racconto morale per la gioventù, adorno di incisioni L. 1.

Bagatta *Manuale di scienze fisiche e naturali,* secondo gli ultimi Programmi ministeriali per le scuole normali e magistrali L. 2.

Banfi *Antologia per le giovanette delle scuole elementari superiori e magistrali del Regno* L. 1 75.

— *Lezioni di letteratura patria* ad uso delle scuole d'Italia. Cent 75

— *Elementi di Cosmografia, Geografia e nozioni di Geometria* preparatorie allo studio del sistema metrico, secondo i nuovi Programmi, 4ª edizione rifatta ed accresciuta. Cent 75

— *Geografia del Regno d'Italia* ad uso delle scuole e del popolo; 3ª edizione notabilmente accresciuta, con carta geografica. Cent. 60

Beaulieu *Il Robinson di 12 anni* Storia interessante di un mozzo di bastimento naufragato su di un' isola deserta raccontata ai fanciulli L. 1 50

Berlan *I fanciulli celebri d'Italia antichi e moderni* (o il libro dell'emulazione) 350 Biografie, racconti e bozzetti desunti dalle migliori opere italiane ed accomodati alle scuole primarie e secondarie del Regno, secondo i Programmi (con una lettera di Niccolò Tommaséo); 2ª ediz L. 2 50

Bernardi. *Il buon giovinetto* Libro di preghiere per i Collegi nazionali (*legato*) L. 1 75

LIBER CONSUETUDINUM MEDIOLANI ANNI MCCXVI, ex bibliothecæ Ambrosianæ codice, nunc primum editus, additis variis lectionibus codicis Marchionum Trivultiorum, dissertationibus Saxii, Gabrielis Verri, Julini et Rezzonici, indicibus ec notis curante prof **Francisco Berlan**. Un bel vol in-8. L. 7 50

BIBLIOTECHINA PER IL POPOLO, diretta dal cav. G. Sacchi:
1° *La donna* — 2° *Le gioie della vita casalinga* — 3° *Lo Statuto spiegato al popolo* — 4° *I pregiudizj popolari su certe influenze della luna e delle comete* Ciascuno cent. 20

Brambilla *La storia di Milano in compendio,* dalla sua origine fino ai nostri giorni, ad uso principalmente della gioventù, in-8 grande; 3ª edizione L. 3

Branca *Storia della geografia* succintamente esposta L. 1

— *La lingua tedesca insegnata in trenta lezioni,* ossia Grammatica della lingua tedesca esposta nelle sue più necessarie teorie L. 1

Caimi *Nuovo Galateo o Consigli di un nonno a' suoi nipotini*; 2ª edizione L. 1 50.

Cantù (C.) *La letteratura italiana,* esposta alla gioventù per via d'esempi L. 5

— *Buon senso e buon cuore* Conferenze popolari, 2ª ediz. riveduta e aumentata. L. 4 50

— *Portafoglio d'un operajo*; col ritratto dell'autore Un bel vol in-16 grande di pag 352. L. 2 50

— (I.) *La Terra. Compendio di geografia astronomico-fisico-politica*; 3.ª edizione rifusa ed accresciuta L. 1

— *Il trionfo del lavoro o l'Operajo di Val Monterone.* Racconto per il popolo e per le scuole, adorno di incisioni. L. 1 50

Cappato *Elementi di geometria,* esposti con nuovo e facile metodo analitico razionale, in servizio degli alunni ginnasio-liceali, con appendice sulla trigonometria rettilinea e giudizi su quelli di Euclide, 2ª edizione riveduta dall'autore. L. 2

Carminati *Introduzione alla lingua latina, ovvero Duecento temi secondo le regole della*



sintassi. Opera tradotta la prima volta dal tedesco L. 1

Carminati — *Grammatica delle due lingue italiana e latina ;* 4.ª edizione, che abbraccia l'intero corso grammaticale. L. 2 50.

— *Brevi spiegazioni dei santi Vangeli* per le domeniche e le principali feste dell'anno, secondo i riti ambrosiano e romano L. 2

CARTA IDROGRAFICA **muta** dell'Italia Cent. 35

CARTA IDROGRAFICA **muta** dell'Europa Cent. 35

Castiglioni. *Manuale teorico-pratico della lingua latina ;* 3.ª ediz. migliorata ed adattata ai Programmi. L. 1 75.

Celli. *Elementi di rettorica,* ad uso delle scuole elementari superiori e tecniche. Cent. 50.

Ciani *Il primo libro del bambino italiano.* Nuovo metodo di lettura con disegni L. 1.

Contini. *Nuova raccolta di poesie morali e civili* ad uso delle scuole e delle famiglie. Opera premiata dalla Società pedagogica italiana, e raccomandata in particolar modo agli istitutori ed alle istitutrici delle scuole primarie. L. 1 50

Fattori. *I primi passi allo studio dell'Aritmetica ed al sistema metrico-decimale.* Libretto esposto con metodo dialogico conforme al Programma ministeriale. Cent. 20.

— *Prime nozioni di Aritmetica e di sistema metrico-decimale,* ad uso delle scuole primarie inferiori. Parte I. Cent. 30.

— *Nozioni elementari di Aritmetica,* contenente il calcolo frazionario, il sistema-metrico e le proporzioni, col corredo delle tavole di ragguaglio e nozioni di geometria. Parte II. Cent. 40.

— *Idem.* Parte III. Cent. 50.

Fornari *Fisica sperimentale e applicata alle arti, con appendice sulle meteore,* spiegata al popolo ed ai giovinetti delle scuole popolari, con 70 figure. L. 1

Gachet. *La lingua francese* insegnata in dialoghi ai fanciulletti, colla scorta della grammatica di C. F. Lhomond. Cent. 75.

Gatta. *Dizionarietto etimologico delle voci d'origine greca più usitate* Cent. 60

ESEMPLARE DI CALLIGRAFIA, del prof LUIGI VERANI di Volterra Contiene N. 15 tavole di caratteri inglese graduato, N. 18 tavole di caratteri rotondo, gotico e figurato, incise da *Leopoldo Steidel.* Un bellissimo fascicolo per sole L. 4.

Ghedini *Dialoghi istruttivi* pei fanciulli del popolo. L. 1.

— *Lo statuto spiegato al popolo* (unica edizione approvata dall'autrice) Cent. 20

I PRIMI BATTITI DEL CUORE Libretto opportunissimo ai ragazzini d'ambo i sessi, contenente letterine e poesie d'occasione Cent. 75

LA PICCOLA STORIA SACRA in domande e risposte ad uso dei fanciulli Cent. 20

LA CHIACCHIERINA. Brevi dialoghi per le bambine della prima classe elementare, di Z. L. Cent. 50

Lhomond. *Abrégé de l'Histoire sacrée.* Cent. 60

LIBRO DI LETTURA per le scuole secondarie e magistrali, compilato per cura dei sigg professori *Butti, Gorini* e *Ricci* (L'introduzione di questo *Libro di lettura* nelle scuole tecniche governative, fu approvata dal Consiglio scolastico provinciale.) Vol. I, 2.ª edizione L. 1 50

— *Idem.* Vol. II L. 1 75.

— *Idem.* Vol. III L. 2 25.

Lorenzi. *Il Novelliere italiano.* L. 1

Majocchi *Studii di storia antica* — 1.° SAGGIO D'ISTORIOGRAFIA DELLE EPOCHE PIU REMOTE 2.° DELL'ORIGINE DELL'UNIVERSO E DELL'UOMO. 3.° ISTORIOGRAFIA ROMANA Operetta compilata per la gioventù che intende intraprendere l'importante e difficile studio della *Storia antica,* pel quale sono una guida. L. 1

Marazzotti La questione economica e il capitale fluttuante. L. 1

Martinazzoli. *La teorica della Filosofia,* opera dedicata ad Augusto Conti L. 2

Modroni *Manuale di Geometria* per le scuole elementari superiori, con ordinata progressione compilato, con figure intercalate nel testo L. 1 25.

Monsatier. *Simple méthode questionnaire pour apprendre le français,* adottato qual libro di testo nell'Istituto Pateeno di Torino ed in molte scuole del Regno Parte I, corso I e II, 2.ª edizione L. 2

— *Idem.* Part. II, corso III L. 1 50

Mora. *Nuovo istradamento al comporre per le fanciulle*, 2.ª edizione rifatta ed accresciuta L. 1

Morandi. *Sei commedie* per case di educazione femminili, ad una delle quali sono aggiunti tre cori posti in musica dal maestro Majocchi. L. 2.

— *Teatro educativo* per le giovanette (Contiene 8 commediole.) L. 2 50.

Mullois. *La carità verso i poveri insegnata ai fanciulli* Racconti, con quattro incisioni allusive Cent. 80.

Neri. *Gianntno*, ovvero *La scuola dell'avversità*. Libro prima per i poveretti e poscia per tutti, illustr. da incisioni in legno L. 2 50 (Sei copie L. 12).

Nuovo Dizionarietto delle voci e frasi più necessarie a conoscersi per esprimere i propri pensieri in italiano, inglese e francese, del professore G. Rossi. L. 1.

Nuovo Abaco pei principianti, ridotto ai bisogni attuali. Centesimi 10.

Nuovissimo Abaco doppio, coll'aggiunta di alcune tavole di ragguaglio delle Monete, dei Pesi e delle Misure, del maestro G. F. Cent. 20.

Pacini. *Racconti piacevoli* a uso del popolo, utili a leggersi nelle famiglie e ad apprendervi i giovanetti il linguaggio toscano vivente, pubblicati da N. Tommaseo. L. 2.

— *La fidanzata del calzolajo* Romano a uso del popolo di città e di campagna, aggiuntivi scritti d'esso professore Pacini sopra l'educazione del popolo, per cura e con prefazione di N. Tommaseo. L. 1 75.

— *La Patria e la Famiglia*, Versi e prose dello stesso professore Pacini con proemio di N. Tommaseo. L. 1 75.

Pagani. *Le principali vicende della nostra patria*, storicamente compendiate ad uso delle scuole e del popolo; 2.ª edizione. Cent. 30.

— *La nostra dimora*. Sunto delle prime lezioni di Geografia, dettato ad uso delle scuole del popolo. Cent. 30.

Piccolo Catechismo per le prime classi elementari Cent. 15.

Poggi. *La vita dell'Italia* narrata agli alunni delle scuole

PROSPETTO

de' segni di correzione tipografica, e de' modi di disporre per la stampa i formati più in uso. Opuscolo vendibile a lire **una** a beneficio del Fondo delle Vedove dei soci del Pio Istituto Tipografico in Milano

ed alle famiglie. Opera approvata dal Consiglio scolastico Provinciale di Milano. L. 2

Possi. *L'Italia* nelle sue presenti condizioni fisiche, politiche, economiche, monumentali, descritta alle famiglie ed alle scuole; 3.ª edizione. L. 2.

— *La Terra nelle sue relazioni col cielo e coll'uomo*, ossia *Istituzioni di geografia matematica, fisica e politica* con copiose notizie statistiche. L. 6.

— *Le prime analisi del pensiero e della parola*, ossia Introduzione agli studi della logica e della grammatica generale. Dialoghi ed esercizi offerti agli studenti dei licei e dei tecnici Istituti, ai maestri elementari, alle scuole normali e alle scuole superiori. L. 2

Regonati. *La storia sacra narrata in cento racconti*, ad uso delle scuole e del popolo (*approvato*) Cent. 60

Riccardi. *Manuale di ogni letteratura antica e moderna*, ovvero *Prospetto storico biografico di tutte le letterature*; in-8 grande. L. 3 50.

Rosa. *I discorsi di un maestro di villaggio col popolo*, ossia Esempi di amor patrio tratti dalla storia italiana. L. 1 50

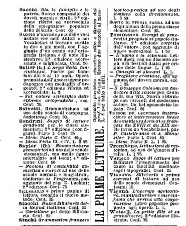
Rossi (G.) *Vieni meco*, ossia il Maestro che istruisce i suoi scolari nella vera religione, nei doveri morali e sociali, e li indirizza all'assistenza delle sacre funzioni e ad altre pratiche di pietà. Operetta approvata per libro di lettura e di premio dall'Autorità ecclesiastica e dall'Ispettorato generale di Lombardia con decreto governativo. L. 1 50.

— *Catechismo sillabico*, per far apprendere ai fanciulli con facilità i primi rudimenti di religione e le quotidiane preghiere. Cent. 25.

— (C.) *Nomenclatura e riflessioni diverse sugli oggetti della scuola e sui principali elementi*, ad uso degli asili infantili Cent. 30.

Rota. *Gli Argonauti di Apollonio Rodio*, tradotti, 3.ª edizione. L. 2.

Rovelli. *Lettere ad un giovane che vuol dedicarsi alla professione di Maestro elementare*. Cent. 60.



Sacchi. *Dio, la famiglia e la patria.* Nuovo compendio dei doveri morali e civili, 3ª edizione rifatta ed accresciuta della spiegazione popolare dello Statuto Cent. 60

SAGGIO D'ORTOGRAFIA delle voci usitate che negli Autori e nei Vocabolari si trovano scritte in due o più modi, con l'aggiunte d'un cenno sull'ortografia italiana e di note illustrative, 2ª edizione accresciuta e migliorata Cent. 50

Sailer (L.) *L'Arpa della fanciullezza.* Poesie pei bambini dai 5 al 10 anni. Opera premiata dall'Associazione pedagogica con medaglia d'argento, 2ª edizione rifatta ed accresciuta. L. 2

— *Sul valore scientifico delle riforme ortografiche*, ecc. Cent. 75.

Salvetti. Grammatichina ad uso delle scuole di campagna *(adottata)* Cent. 30

Sandrini *Saggio di letture graduate* per le classi elementari, 2ª edizione (con figure) Parte I. Cent. 35

— *Idem.* Parte II Cent. 40.

— *Idem.* Parte III e IV. L. 1 25

Sayler (G.) *Nomenclatura geometrica* ad uso delle scuole elementari, con molte figure intercalate nel testo; 4ª edizione Cent. 50

— *Nozioni di contabilità domestica e rurale* ad uso delle scuole normali e magistrali, conforme ai Programmi, con aggiunte del rag. E. Luchini; 2ª edizione Cent. 75

SILLABARIO e prime pagine di lettura secondo il nuovo metodo Cent. 15

Stocchi *Nuovo Sillabario della lingua italiana* Cent. 25

— *Cartellone* pel detto Sillabario Cent. 25

Stucki. *Grammatica francese teorico-pratica ad uso degli italiani* colla *Crestomazia.* L. 3 50.

SUNTO DI STORIA SACRA ad uso degli alunni della prima classe elementare. Cent. 15.

Tommaseo *Esempi di generosità proposti al popolo italiano*, 2ª edizione corretta dall'autore, con aggiunte di nuove narrazioni L. 1 50

— *L'uomo e la scimmia.* Lettere dieci con un discorso sugli urli bestiali datici per origine delle lingue L. 1 25

— *Consigli ai giovani* L. 1.

— *Preghiere cristiane*, coll'aggiunta dei doveri morali, ecc. L. 1 25.

— *S. Giuseppe Calasanzio fondatore delle scuole pie* Cenni della sua vita. Nuova ristampa con varianti del medesimo autore. Un bel opuscoletto legato Cent. 60

TRÉSOR DE LECTURES *instructives et intéressantes tirées des meilleurs écrivains français du XVIII et du XIX siècle* (avec un Vocabulaire), par *P. Castelfranco* et *A. Monastier* Parte I. Cent. 80

— *Idem* Parte II L. 1 25.

Trombone. *Istituzioni di rettorica*, ad uso de' ginnasi d'Italia. L. 1 25

Varisco *Saggi di lettura* per facilitare l'insegnamento del canto ai fanciulli mediante segni tipografici. Cent. 25

Viacava *Sillabario e primi esercizi di lettura* ad uso delle scuole elementari. Centesimi 15

Viganò *L'operajo agricoltore, manifatturiere e merciajuolo che arriva alla cooperazione* Libro popolare proposto agli operai L. 1.

Wetzell. *La petite fille et sa grand'mère*, 2ª edizione illustrata. Cent. 75

LE PRIME LETTURE. Opuscolo-periodico-educativo *edito* e *diretto* dal *prof.* LUIGI SAILER. Escono due fascicoli al mese. L. 8 per tutto il 1871.

IN CORSO DI STAMPA:

Milano, *storia popolare* di C. CANTÙ.

Il contadino istruito, di C. ROSSI.

L'arte di far fortuna, libro per il popolo di C. ROSA.

La donna, opera di N. TOMMASÈO, rifusa e con giunte; 2.ª edizione.

LE TRÉSOR DES ENFANTS

DIVISÉ
EN TROIS PARTIES:
la morale, la vertù, la civilité

PAR
PIERRE BLANCHARD

Cent. 75

ABÉCÉDAIRE

DES PETITES DEMOISELLES
avec des leçons
tirées de leurs jeux et de leur occupations ordinaires

L. 1

CATECHISME ABRÉGÉ

À L'USAGE
DES JEUNES ÉLEVES
redigé d'apres celui
de l'abbé TOMBRET

Cent. 75

ABRÉGÉ

DE L'HISTOIRE SACRÉE

PAR
C. F. LHOMOND

Cent. 75

LE PRÉCEPTEUR FRANÇAIS

DES PETITES DEMOISELLES

PAR
CHARLES MUSSLIN

Cent. 75

PRIMA LETTURA IN LINGUA FRANCESE

AD USO DEGL'ITALIANI

PER
GIUSEPPE MONETA

L. 1 25.


371

